

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

20 c.

Paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :
4, Place Clichy, Paris (9^e)2^e Année. — N^o 39 — 1^{er} Septembre 1918.Abonnements :
Un an : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Le roi de Pologne, par Louis BRESSE. — Désarroi, par le Dr BRONISLAWSKI. — En Pologne. — Les Polonais d'Amérique. — L'Allemagne et le démembrement de l'Autriche-Hongrie. — La question des paysans, par L. SAISSET. — Revue de la Presse. — Le Gardien du Phare (fin) par H. SIENKIEWICZ.

TRIBUNE LIBRE

Le Roi de Pologne

Il y a des minutes qui comptent dans la vie des peuples, minutes décisives et qui ne se retrouvent plus. Les Polonais sont en train de vivre un pareil moment, où de l'action irraisonnée de quelques-uns peut dépendre les destinées de la Pologne de demain.

Nous sommes arrivés, en effet, à un tournant dans l'histoire contemporaine, tournant des plus dangereux où la moindre décision peut peser lourdement et gréver l'avenir. Tout est soumis encore — du moins en apparence — aux fluctuations de la guerre. Bien fol est qui s'y laisse prendre.

L'avenir semblait radieux, tel il apparaissait du moins pour la Pologne. Réparation de toutes les iniquités dont elle a souffert dans le présent et dans le passé, c'est-à-dire restauration d'une Pologne une, libre et indépendante; capable de vivre sa vie propre dans ses anciennes limites parmi les nations.

Cet avenir s'obscurcit, il y a une ombre. Quelques gentilshommes campagnards oubliant que la Prusse fut toujours l'ennemie-née de leur patrie et voulant faire un roi, sont en train de renouveau en sa faveur le geste de Sobieski.

L'Allemagne dont l'étoile militaire pâlit, a soudain songé à obtenir aussi le concours des Polonais et elle s'est souvenue en temps voulu de la note que lui avait adressée le 29 avril le gouvernement de Varsovie.

Un accord a été réalisé, dont la forme fait encore l'objet de négociations mais dont le fond est clair.

A quels sentiments ont cédé ceux qui ont accepté l'idée de faire de l'antique Pologne un des murs de soutènement de l'empire allemand et respectivement du royaume de Prusse en butte aux assauts victorieux des Alliés, de ces Alliés qui avaient inscrit la restauration de la Pologne parmi leurs buts de guerre? A la suite de quel miracle ou de quels arguments, leurs sentiments polonais leur ont-ils permis de se rendre aux raisons du maréchal von Beseler? Il est arrivé en Pologne ce qui s'est passé en Ukraine, en Finlande, dans les provinces baltes, même en Russie et en Roumanie; que certains éléments ou certaines classes, par une étrange aberration, se sont laissés prendre à la glu de l'oiseleur.

Le gouvernement allemand qui, du temps de Bismarck, usa et abusa des Polonais, en les représentant comme des pelés, des galeux d'où venait tout le mal révolutionnaire, leur a réservé la vieille défroque archi usée du spectre rouge; cet épouvantail qui ne fait plus peur à personne. Comme les classes possédantes dans tout l'Est de l'Europe, les grands propriétaires polonais se sont pris de peur à la vue des désordres et des excès auxquels des agents et des émissaires allemands se sont mêlés en Russie.

Il a été facile de leur faire redouter pour la sécurité de l'ancien ordre social et de la religion soi disant menacés par le progrès des idées républicaines et socialistes; de leur faire craindre la contagion du maximalisme russe parmi la population des villes et des campagnes ruinée par la guerre, si on ne lui opposait une barrière par la création de l'armée polonaise.

C'est ainsi que l'Allemagne aux abois est arrivée à jouer de la dernière carte qui lui restait, la carte polonaise, et elle a trouvé des partenaires parmi des polonais oublieux de leur propre histoire.

Mais cette armée polonaise, dont les généraux du Kaiser ne voulaient pas autrefois et qu'ils ont hâte de mettre sur pied aujourd'hui, est appelée à libérer quelque chose comme une vingtaine de divisions allemandes sur les trente-six que l'Allemagne a maintenues sur l'ancien front oriental. Les activistes polonais qui, entre parenthèses, seraient bien embarrassés de prouver jusqu'à quel point ils représentent la Pologne; estiment-ils que même au prix des avantages qu'ils espèrent en retirer, ou que l'Allemagne concéderait à l'ancien royaume des Jagellons, cet acte n'hypothèquerait pas l'avenir et n'équivaudrait à une rupture avec l'Entente?

Un avertissement à déjà été donné sur lequel on aurait tort de se méprendre.

Je sais qu'il est profondément injuste de rendre responsable toute une nation et une nation comme la Pologne, pour la politique inconsidérée que prétend mener telle ou telle faction. Depuis longtemps des soldats et des officiers polonais combattent et meurent dans les rangs des armées alliées; ils ne font que suivre les glorieux exemples de leurs devanciers, les héros polonais qui ont combattu depuis un siècle pour la liberté sur les champs de bataille du monde. C'est leur faire injure, que de remettre en question dans un tel moment, les destinées de leur patrie et de discuter l'élection d'un roi de Pologne.

A défaut d'une protestation qui met du temps à venir pour sauvegarder les intérêts polonais, on peut dire que, quelque soit le candidat désigné en de pareilles circonstances et par la grâce du Kaiser; ce sera un roi mal venu, un roi d'un jour dans les annales de la République Polonaise.

Louis BRESSE.

DÉSARROI

Tandis que, talonnées par les Franco-Britanniques, les armées ennemies perdent les avantages stratégiques qu'elles avaient sur le front occidental, tandis que le ciel s'assombrit du côté de la Sibérie et d'Arkangel, les chefs militaires allemands s'efforcent d'expliquer le recul forcé des positions d'hier, les diplomates berlinois et viennois se concertent pour parer au désastre total et définitif.

Et la plus grave de toutes les questions dont ils se préoccupent dès les premiers jours de notre offensive victorieuse, ce fut la question polonaise.

Une entrevue des deux empereurs, dont les résultats ont été médiocres, car on y a pris comme toujours des résolutions sans lendemain; une candidature au trône futur, telles sont les nouvelles qui ont coïncidé avec l'annonce de nos victoires. Ne faut-il pas y voir un symptôme de la maladie la plus grave qui détruit en ce moment l'organisme de l'Europe centrale? Tout autant que les milliers de prisonniers et les centaines

de canons enlevés comme à l'improviste par la furie de nos troupes, le mal polonais affaiblit ces deux où la vie et la liberté sont enlisées sous l'empire de tyrannies aussi étrangères à leur essence que les oiseaux de jour sont étrangers à la sombre nuit. Depuis le traité de Brest, ce mal polonais que l'on croyait étouffer, s'est aggravé, et a gagné tout ce qu'il pouvait autour de lui. Tchéco-Slovaques, Ukrainiens, Lithuaniens, s'unissent, et de concert entravent les uns après les autres les combinaisons de leurs oppresseurs. L'agitation grandit, l'opposition se précise, la politique s'oriente : de jeunes nations que l'on ne soupçonnait pas, renaissent des ruines de la Russie, des États se constituent, audacieux et forts. Objet d'espérance pour nous, objet de crainte pour les autres... que va devenir l'Autriche? Les aspirations à l'unité et à l'indépendance ruinent l'impérialisme, et les Centraux voient leurs possessions, sur lesquelles, autrefois le soleil ne se couchait pas, s'évanouir peu à peu, comme des nuages se dispersent au vent.

Parmi les peuples neufs, la Pologne représente seule une nation constituée. Elle a déjà vécu, elle a un passé historique brillant, des traditions politiques et diplomatiques, l'habitude de se débattre dans les périls et les difficultés des luttes constantes avec ses voisins. Sa race souple et brave fut à craindre même vaincue. Sûre du triomphe, elle menace déjà. Ce n'est donc pas trop d'une entrevue de deux empereurs pour essayer de parer au danger! On n'abandonne pas si vite une proie que l'on possède depuis si longtemps et qu'il faut garder à vue si elle tente la fuite. Choisir un roi à la Pologne! A-t-elle besoin de conseillers? Et ne sait-elle pas que ceux qui se présentent ne sont que des pantins aux mains de ses tyrans d'hier?

On pouvait bien, au début de la guerre, faire croire à la Pologne qu'en luttant avec l'Allemagne, elle perpétuait ses traditions d'hostilité envers la Russie tsariste. François-Joseph et Guillaume II espéraient demeurer, contre les ambitions russes, les gardiens de la Pologne. Comment aujourd'hui légitimer cette immixtion perpétuelle dans la politique polonaise, sinon en la déguisant sous des apparences dont personne n'est dupe.

Il est certain que les Austro-allemands n'ont plus d'illusion sur la soumission et la complaisance polonaises. Leur diplomatie est sans portée. Leurs dispositions ne sont pas plus écoutées que les prédictions de Cassandre, — qui au moins avaient l'avantage d'être vraies. Et il n'est pas possible que l'on prenne au sérieux deux empereurs, dont l'un s'appelle Guillaume II, lorsqu'ils parlent de « respecter la liberté » de l'une ou l'autre partie de leur empire.

La preuve est déjà faite de l'insincérité de toute promesse, et nous ne saurions nous arrêter à cette nouvelle scène héroï-comique. Voyons plutôt le fait brutal de chaque jour, celui que nous apporte la simple coupure de nos grands quotidiens, avec les récits des violences commises au nom de l'Allemagne dans toute l'étendue des territoires polonais. N'est-ce pas que la contradiction est flagrante entre ces emprisonnements arbitraires, ces contributions formidables sur des villes ruinées et dévastées, l'interdiction de la langue polonaise en Silésie, et cette mansuétude à vouloir présider à l'élection du futur roi de la Pologne libre...

Ce sont toujours les mêmes procédés, répugnants de bassesse et d'hypocrisie.

Quel indice cependant d'une fin prochaine pour les ennemis de la Pologne! Conciliabules diplomatiques, violences, tels sont les deux seuls moyens dont l'adversaire peu intelligent ne saurait dissimuler la pauvreté. Cette continuité dans le ridicule et l'odieux prouve que rien d'autre ne peut plus être tenté contre la force polonaise, et qu'il faudra bientôt rayer de ses papiers toute espérance de la vaincre.

Dr BRONISLAWSKI

EN POLOGNE

La résistance du peuple polonais

Berne, 28 août.

On mande de Varsovie à la Gazette de Voss :

Les partis radicaux, et ce qui est surprenant, l'association nationale des ouvriers, ont décidé de s'opposer avec la dernière énergie à la nouvelle forme de gouvernement dont on veut doter la Pologne. Ils réclament l'indépendance absolue du nouvel Etat au point de vue militaire et économique.

Les associations ont décidé de ne pas reconnaître le nouveau gouvernement et de demander la convocation immédiate d'une nouvelle Constituante.

Selon des nouvelles de Posen, les Polonais de Posnanie déclarent qu'ils ne sauraient admettre comme représentants de la volonté de la nation polonaise ni le conseil de régence, ni le gouvernement de M. Steczkowski, ni MM. Radziwill et Ronikier. Là où se décident des questions d'une importance capitale, où est engagé l'avenir de la nation, celle-ci doit, par ses représentants élus, avoir, disent-ils, la possibilité de faire connaître sa volonté.

Démission du président du conseil polonais

Berne, 28 août.

M. Jean Steczkowski, président du conseil polonais est malade depuis plusieurs semaines à la suite d'un empoisonnement provoqué par la consommation de viande avariée.

M. Steczkowski, qui se trouve en Galicie, s'est démis de ses fonctions en raison de son état de santé.

Election du roi

Berne, 28 août.

Une dépêche de Vienne au *Berliner Tageblatt* annonce que les négociations des délégués polonais avec le gouvernement austro-hongrois sont terminées.

La date de l'élection d'un roi de Pologne a été reculée, sans délai fixe.

Une nouvelle conférence de délégués allemands et austro-hongrois sera convoquée prochainement.

Au cas où la solution d'une *petite Pologne* serait adoptée, l'archiduc Charles-Etienne aurait les plus grandes chances d'être élu roi. Des Polonais de Galicie déclarent que l'autonomie ne leur suffit plus et demandent leur réunion au royaume de Pologne.

La bourgeoisie polonaise est notoirement anti-allemande, Varsovie, Lodz et l'Est sont républicains. Le royaume qu'on veut créer peut s'écrouler à la première tempête.

Déclarations du prince Radziwill

Vienne, 23 août.

« Les nouvelles données sur ma visite au quartier général allemand étaient inexactes ; cette visite n'a pas eu lieu à l'improviste. Des démarches furent entreprises il y a un mois déjà par le Département d'Etat polonais dans le but de préparer cette entrevue. Ces démarches ont été faites au su du Conseil d'Etat du royaume de Pologne. Je me suis rendu au quartier général dans la ferme intention de résoudre la question polonaise. J'avais comme but de me renseigner sur les plans de l'Allemagne et de mettre les hommes dirigeants au courant de la situation actuelle du royaume de Pologne. Je voulais m'informer des plans des puissances centrales envers la Pologne et en particulier en ce qui concerne la note que le gouvernement polonais a remise à la fin d'avril à Vienne et à Berlin. Dans de telles conditions il va sans dire qu'il ne pouvait pas être question, pendant ce séjour au quartier général, de prendre aucune décision en ce qui concerne les frontières de la Pologne. Cela ressort déjà du fait que, dans des questions où trois parties sont intéressées, la décision ne peut pas être prise par deux seulement de ces parties.

La nouvelle disant que la solution appelée « austro-polonaise » a été repoussée, ne correspond pas à la vérité ; cette solution reste encore comme une des possibilités politiques dont la réalisation, comme celle d'autres possibilités semblables, dépend de plusieurs conditions qui demandent à être examinées en détail et dans leur ensemble avant que l'on puisse songer à leur réalisation pratique. La décision pratique pourra pourtant être prise déjà dans quelques mois, peut-être dans une conférence entre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et la Pologne. Il ne peut être question d'une solution définitive quelconque de la part des ministères polonais ou du gouvernement polonais sans tenir compte des représentants de la nation polonaise.

Ma déclaration que je suis satisfait de ma visite au quartier général allemand a pris une fausse interprétation dans certains journaux. Je dois pourtant dire de nouveau que je suis parfaitement satisfait de ma visite au quartier général comme de celle que j'ai faite à Vienne, car j'ai pleinement rempli le but de ces visites. Je rappelle encore que j'ai été reçu, avec le comte Przewdzicki, par les souverains de la façon la plus amicale, et j'ai pu me convaincre de leur bienveillance envers les aspirations nationales polonaises.

Interviewé par un collaborateur de la *Nouvelle Presse libre*, le prince Radziwill a déclaré d'autre part : « On se trouve actuellement en présence de la tâche difficile de concilier les vues des trois Etats intéressés, à savoir l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et la Pologne. C'est à cette tâche qu'ont été consacrées les visites au grand quartier général allemand et à Vienne. Ces deux visites se complètent et elles étaient prévues d'avance. Mes amis et moi nous espérons maintenant que la voie peut être considérée comme préparée pour une discussion en commun des trois pays intéressés. »

Comment les Prussiens traitent les Polonais

Zurich, 23 août.

Malgré les tendances soi-disant conciliantes que, sous l'action des victoires françaises, le gouvernement de Berlin fait mine de manifester à l'égard de la Pologne, les autorités prussiennes continuent à persécuter les populations de la Haute-Silésie. C'est ainsi qu'un ordre confidentiel communiqué à la police d'Opole interdit les spectacles en langue polonaise. En même temps toutes les organisations de la Haute-Silésie ont été averties que dorénavant les conférences publiques en langue polonaise seront interdites, quel qu'en soit le sujet. Les conférences ou représentations en patois local seront seules tolérées.

Attentats à Varsovie

Zurich, 24 août.

Varsovie entre décidément dans une phase d'attentats. La rixe des policiers allemands avec les ouvriers de Wola a eu un lendemain. Un milicien polonais qui prit part à la poursuite des ouvriers vient d'être tué par un inconnu.

Les Polonais d'Amérique saluent l'aurore de la Liberté

Détroit, 29 août. — Le congrès national polonais a réuni mille délégués représentant plus de quatre millions de Polonais des Etats-Unis et la Convention a élaboré un programme qui permettra aux Polonais de continuer à apporter une aide efficace aux Etats-Unis et aux Alliés dans la guerre contre les Puissances centrales.

Le président Wilson a adressé à cette occasion le message suivant :

Je vous envoie mes souhaits cordiaux qui sont partagés, je crois, par tous les peuples libres, pour la restauration de la Pologne afin que tous les territoires polonais retournent au peuple polonais.

Ignace Jean Paderewski s'est exprimé en ces termes :

Si la victoire complète des Etats-Unis et des Alliés dépend des Polonais qui sont soit ici, soit en Pologne, ce but sera atteint, car les Polonais sont prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour triompher des puissances centrales et conquérir pour tous les peuples la liberté définitive.

Les délégués assemblés ont envoyé un message réconfortant à leurs compatriotes dans toutes les parties de la Pologne démembrée, les soutenant dans leur héroïque résistance aux perfides avances de l'ennemi, en disant :

L'aurore de la délivrance et de la liberté commence à poindre à l'horizon.

L'Allemagne et le démembrement de l'Autriche-Hongrie

Il y a plus d'un faux frère dans la coalition centrale. Les protestations d'amitié et de fidélité des banquets officiels et des communiqués gouvernementaux ne trompent que ceux qui veulent être égarés. Par contre, les actes secrets de l'Allemagne et le langage de ses journaux jettent une vive lumière sur ses sentiments à l'égard de la Double-Monarchie.

Partout où ils peuvent être sincères, les Allemands ne se bornent pas à s'accommoder de la dissolution de l'Autriche-Hongrie. Ils la prêchent, ils la prédisent et la préparent. Une vue superficielle des choses pourrait faire supposer que l'Allemagne redoute la ruine de son alliée et qu'y pousser est faire œuvre saine contre Guillaume II. Le contraire est vrai ; l'Allemagne travaille sournoisement à la même œuvre qui recueille les applaudissements de ses ennemis.

Les gens les plus hauts placés, à Berlin et à Munich, ne parlent pas autrement. La Cour de Bavière, divisée de celle de Vienne par des questions d'héritage, travaille presque ouvertement et par tous les procédés de la propagande à la ruine de l'Autriche-Hongrie.

L'attitude des pangermanistes d'Autriche ne s'explique pas autrement. Leur politique, qui est la politique du pire, pousse délibérément à la ruine de l'Etat. C'est une suite de provocations contre les Slaves, de calomnies contre la couronne et de surenchères sur soi-même qui conduit droit aux catastrophes.

Beaucoup de gens hésiteront à croire à tant de machiavélisme. Mais l'Allemagne est le pays de la contre-assurance, qui fut alliée longtemps à la fois avec l'Autriche contre la Russie et avec la Russie contre l'Autriche. Son machiavélisme actuel, vu de près, consiste en ceci, qui est bien dans la tradition de Frédéric II et de Bismarck : faire deux politiques à la fois. Le gouvernement impérial cherche, d'une part, à mettre la main sur l'Autriche telle qu'elle est, sur l'Autriche intégrale. D'autre part, pour le cas où cette méthode ne

réussirait pas, il s'appête à l'émietter pour l'avaler plus sûrement.

Que le morcellement de la Double-Monarchie se fasse au profit de l'empire, nous n'avons aucune raison d'en douter, et nous avons dit pourquoi. Maîtresse de l'Autriche allemande, protectrice naturelle des Magyars, l'Allemagne enserrera les Tchèques jusqu'à les étouffer. Politiquement, militairement, économiquement, elle sera reine de la situation, et la Double-Monarchie, dissociée en petites nations faibles, deviendra une proie facile aux appétits de l'Allemagne.

« Journal de Genève 27-VIII

Wm M.

LA QUESTION DES PAYSANS

(Suite et fin)

Les réformes de la Constitution de 1791 et les principes du manifeste de Polaniec ne suffisaient pas à assurer l'affranchissement de la classe paysanne. Ceux qui les avaient édictés les considéraient comme des étapes, des changements radicaux mais transitoires, destinés à préparer la voie à un travail de reconstruction nationale. Ils avaient, par eux, sanctionné un état de choses qui existait dans certains grands domaines de Pologne, élevé ces exemples à la hauteur d'un précepte, et deviné le sens profond du présent, gage certain d'une évolution démocratique.

Cependant, les actes successifs des partages paralysèrent ce qui eut été un merveilleux essor. L'Europe ne vit pas le spectacle pacifique, renouvelé de l'âge d'or, où chacun eut possédé la terre, eut cultivé son champs ans éveiller les convoitises de ces voisins, où sans Révolution et sans Terreur, la noblesse eut accepté de vivre à côté du peuple sans désirer l'opprimer et lui ôter le fruit de son travail. Peut-être cela ne fut-il pas, simplement parce que l'idéal n'est pas de ce monde.

On assista néanmoins à une lutte continue, et c'est en défendant pied à pied les libertés de la classe paysanne que la noblesse vainquit les résistances des souverains étrangers.

En 1803, la loi « des cultivateurs libres » autorise les propriétaires à libérer leurs serfs. Un seigneur lithuanien, Karp, libère 7.000 paysans établis sur ses terres, tandis que dans les propres domaines du tsar Alexandre Ier, sur toute l'étendue de la grande Russie, on compte à peine 40.000 serfs affranchis. Plus que jamais, la Pologne envisageait l'espoir de redevenir indépendante : Napoléon faisait trembler les rois, la victoire était sa servante ; qui suivait son étoile voyait s'accomplir les glorieuses destinées. Il crée le duché de Varsovie, lui donne une constitution, un Code avec des lois semblables à celles de France. Un conseil d'Etat convoqué à Varsovie en 1807, s'occupe spécialement des dotations de terres aux paysans. Mais les réformes votées ne purent être exécutées.

La Pologne est parcourue par les armées de l'Empereur et de ses ennemis, ses champs sont dévastés, elle est ruinée par la guerre.

En 1812, la noblesse lithuanienne présente au tsar Alexandre un projet semblable, qui n'aboutit qu'à le mécontenter et à le mal disposer envers les polonais. En 1815, la majeure partie du grand duché de Varsovie forme le royaume de Pologne : le prince Czartoryski, chargé de rédiger les principes constitutionnels, déclare que « les ordonnances se rapportant à la classe des paysans seront animées d'une sollicitude toute paternelle et auront pour but de conduire peu à peu cette classe à une véritable prospérité ».

Mais les promesses étaient de pure forme, et dans l'état prussien, non moins absolutiste, les souverains plus conscients des forces que représentaient les paysans, sûrs que le bien-être de la classe la plus travailleuse de la nation polonaise était le gage de la prospérité de leurs états, favorisèrent l'affranchissement des serfs. Le servage fut aboli en 1807, et quatre ans plus tard on entreprit la réforme du système des redevances. Lorsqu'en 1815 une partie du duché de Varsovie fut acquise par la Prusse, les mêmes lois, les mêmes libertés unirent les paysans de Posnanie à ceux de la Prusse occidentale. Le 8 avril 1823, on leur accorde le droit de propriété des terres et des bestiaux, l'exploitation en commun est supprimée, et l'Etat seul exerce sa juridiction en cas de conflit entre paysans et propriétaires. C'est ainsi que la condition des paysans fut infiniment meilleure en Posnanie et que l'agriculture fit des progrès plus rapides que partout ailleurs.

L'Autriche avait cependant accompli quelques réformes : en 1782, une ordonnance de Joseph II avait aboli le sevrage, les corvées avaient été réduites, le paysan pouvait traduire le seigneur au tribunal des nobles ; une autre ordonnance de 1787 exigeait la délimitation des champs des seigneurs et des proprié-

taires et déclarait l'inviolabilité des domaines des paysans; mais tout cela n'était qu'apparences; d'après la première ordonnance, le seigneur propriétaire veillait à la répartition de l'impôt, à la police du village de concert avec les autorités autrichiennes, qui se faisaient, comme toujours, un devoir de semer et d'entretenir la discorde entre les deux partis.

Pendant la période qui suit la révolution de 1830, les Polonais s'efforcent d'amener les gouvernements étrangers à réaliser des réformes plus importantes, et là aussi les plus incrédules, les plus sceptiques qui déniaient aux Polonais l'esprit de suite et l'énergie, sont obligés de reconnaître que ni l'un ni l'autre ne fit défaut.

Il semblait qu'on ne pouvait rien attendre de l'Autriche: elle poursuivait une politique d'équivoque et de mensonge, malgré des suppliques continuelles de la noblesse polonaise. En 1843, le gouvernement refusait la constitution d'une commission proposée par la Diète de Galicie. En 1846, on établit bien vite la participation du même gouvernement au massacre des nobles par les paysans. La seule concession consista, après la répression de l'émeute, à diminuer les corvées sans les abolir. Cependant en 1848, les Polonais essayèrent un coup d'audace. Le Conseil National polonais réuni à Léopol demanda aux seigneurs d'affranchir leurs paysans sans attendre l'autorisation autrichienne. A cet appel répondirent tant de nobles que l'empereur Ferdinand I^{er} voyant toute rigueur inutile, médita de recueillir les avantages d'une réforme qui s'accomplissait malgré lui, et se donna l'illusion de la magnanimité par le décret du 17 avril 1848 abolissant des corvées dans toute la Galicie. Ses sujets en furent d'autant moins dupes, que les autres parties de l'Empire ne jouirent pas du même privilège, et que les difficultés soulevées par la question des paysans étaient loin d'être toutes résolues.

En Russie, le gouvernement d'abord hostile, fut de même obligé de capituler.

Après la prise de Varsovie, le premier acte du nouveau gouverneur avait été la publication des châtiments applicables aux paysans rebelles. Cependant le souvenir des grandes réformes et des principes révolutionnaires ne mourait pas d'une telle menace: le relèvement de la classe paysanne, l'avènement de ses droits, le bien-être de milliers d'hommes attachés à la glèbe étaient inscrits en tête de tous les programmes nationaux, car l'adhésion de chaque nouveau partisan augmentait les chances de succès d'une insurrection future. Comme au XVI^e et au XVII^e siècles, l'opinion toute entière était passionnée pour la question des paysans. De nombreuses brochures imprimées à l'étranger parcouraient les cercles d'émigrés et se colportaient dans le secret en Pologne. Une « Association agricole » groupant tout les propriétaires fonciers sut gagner à ses intérêts l'Empereur Alexandre II qui reçut dès son avènement une délégation de la noblesse lithuanienne. En 1858, un décret impérial constitua dans les gouvernements lithuaniens des Comités Locaux et une Commission Centrale à Wilno. Bientôt grâce aux matériaux importants fournis par une enquête, on élaborait un nouveau projet de réfection du cens.

Le manifeste du 19 février 1861 accorda aux paysans l'usufruit de la terre, moyennant une redevance en argent, ou des corvées, ou un accord à l'amiable avec le propriétaire. Cependant Alexandre II se vit entraîné beaucoup plus loin qu'il ne pensait par l'enthousiasme réformateur de ses sujets, et après avoir accordé de bon cœur ces libertés, il s'appliqua par raison à entraver l'exécution de ses propres lois. « L'Association agricole » déployant trop peu de zèle, on prit le parti de la dissoudre.

Le marquis Wielopolski assumait la tâche de réaliser les réformes promises. Il fut cette fois encore devancé par l'insurrection polonaise qui, le 12 avril 1863 proclama l'affranchissement des paysans: « 1^o A partir de ce jour, est-il dit dans la lettre à la population rurale des villages, hameaux seigneuriaux et fiscaux, les petits fermiers, les censitaires et les gens dits libres sont réellement indépendants, libres et égaux, sous le rapport des droits, au reste des citoyens de la patrie.

2^o Ils peuvent et ont le droit de se déplacer à volonté, et personne ne les en empêchera.

3^o Ils peuvent et ont le droit de s'instruire dans toutes les écoles et d'être au service de l'Etat à l'égal des autres citoyens de la Patrie. »

La suite de la lettre proclame l'inviolabilité de la propriété paysanne, la liberté de la religion et de la langue dans les écoles, dans les tribunaux et institutions rurales de Podolie, Wolhynie et Ukraine.

L'opinion était si favorable à l'exécution de ces principes que tout recul du gouvernement était devenu impossible. Un ukase de 1864 sanctionna les faits accomplis. L'administration russe, soucieuse de ménager ses intérêts, agit à l'exemple de l'administration autrichienne, maintint les servitudes, et la population

rurale qui avait pu croire à sa délivrance ne se vit pas définitivement au bout de ses misères.

Le seul avantage recueilli fut la dotation des terres. Plus lentement et avec moins de facilité qu'en Prusse, les paysans de la Pologne russe étaient donc parvenus à obtenir tout ce qu'on pouvait attendre du gouvernement le plus absolutiste de l'Europe.

L'avenir leur réserve de plus belles espérances. Le paysan polonais était attaché autrefois à la terre par nécessité et par devoir; de longs siècles de souffrances et d'injustices ont contribué à fortifier chez lui l'amour du sol natal. Il en a tiré en Pologne russe les plus belles moissons de l'Europe; il l'a arrachée morceau par morceau aux hobereaux et aux colons prussiens; il a désespérément lutté en Galicie, malgré les conditions d'exploitation les plus défavorables; nul doute qu'après la guerre, il méritera par ses efforts pour reconstituer le pays dévasté, toutes les libertés et la même part à la vie nationale et politique que les autres citoyens de la grande République nouvelle.

L. SAISSET.

REVUE DE LA PRESSE

A la Mission Polonaise L'antisémitisme y règne

Nous signalons aux autorités militaires supérieures de France l'étrange état d'esprit qui règne à la mission polonaise, chargée du recrutement et de l'organisation des Polonais qui veulent s'engager.

Il y a, à la tête de cette mission, quelques officiers fougueusement antisémites qu'il faut absolument mettre à la raison.

Tout Polonais qui présente une demande d'engagement volontaire doit faire connaître tout d'abord quelle est sa religion. S'il est juif, on fait tout pour le décourager, et si, malgré tout, il s'obstine et entre dans l'armée polonaise, il est en butte à des vexations systématiques. Un israélite instruit et intelligent ne peut pas parce qu'israélite, obtenir un grade dans l'armée polonaise.

Nous le demandons: est-il possible qu'un pareil système soit toléré dans une organisation militaire qui dépend directement des autorités françaises? « Dans l'armée du tsar, avant la guerre, nous dit un de ceux qui ont eu à souffrir de cet extraordinaire état d'esprit, les juifs polonais pouvaient pénétrer et conquérir des grades. Est-il admissible que, dans la légion polonaise, organisée sous l'autorité et avec l'argent de la République française, les juifs de Pologne soient traités en parias. »

Le major Stepinski, directeur du service de santé de la mission, serait particulièrement responsable des agissements antisémites que nous dénonçons.

Nous espérons que l'enquête nécessaire sera faite.

L'Humanité 16-VIII.

Réponse du D^r Stepinski

L'Humanité 19-VIII.

Nous avons reçu les lettres ci-dessous que nous insérons volontiers, comme on nous le demande. Nous donnons acte au major Stepinski de son démenti, qui ne s'applique d'ailleurs pas à la matérialité des faits, mais à sa responsabilité personnelle. Nous n'avons pas à douter de ses affirmations, mais notre question reste entière. Si ce n'est pas le major Stepinski qu'on peut accuser de cet état de choses, qui en est responsable? Il faut qu'on le sache et qu'on y remédie rapidement.

Nous le demandons aux autorités militaires françaises, responsables.

Voici les lettres du major Stepinski au général Archinard:

Paris, le 16 août 1918.

Le médecin-major de première classe Stepinski, directeur du service de santé de l'armée polonaise à M. le général chef de la mission militaire franco-polonaise.

Mon général,

J'ai été absolument stupéfait de lire ce matin dans l'Humanité l'article intitulé « A la Mission Franco-Polonaise l'antisémitisme y règne » où je suis par mon nom pris à parti comme « particulièrement responsable des agissements antisémites qu'il dénonce. »

Je comprends d'autant moins cette affirmation, que vous savez comme moi, mon général, que j'ai dans mon personnel médical un certain nombre de médecins israélites et que je n'ai jamais eu à vous rendre compte d'un manquement quelconque dans leur service ou d'une faute professionnelle à leur imputer. Me bornant, comme c'est mon devoir, à l'organisation, à la direction et à l'inspection du service de santé dans l'armée polonaise, je n'ai jamais eu à m'occuper de la question de nationalité ou de question confessionnelle quelconque, le Comité national polonais ayant seul mandat de décider de ces choses aussi bien pour le service de santé que pour toute l'armée polonaise. Je tiens de plus à ajouter que comme citoyen français (car je suis toujours officier supérieur de l'armée française) et surtout comme médecin français établi depuis longtemps à Paris, cette attitude militaire concorde absolument avec celle que j'ai toujours eue dans la vie civile à savoir, qu'en face d'un individu j'ai toujours tenté d'y trouver un homme sans jamais faire de catégorie confessionnelle ou autre. Un médecin fier de sa profession et qui veut en rester digne, ne peut et ne doit pas penser autrement.

Comptant, mon général, que vous voudrez bien m'aider à faire rectifier l'accusation injustifiée portée contre moi, je vous prie de croire à mon bien respectueux dévouement.

STEPINSKI,
16 août 1918.

Autant que nous sachions les faits relatés par « l'Humanité » sont exacts, le reproche adressé au docteur Stepinski nous paraît cependant tout ce qu'il y a de plus injustifié.

Nous connaissons le docteur depuis longtemps et pouvons affirmer qu'un point de vue aussi arriéré que révoltant, surtout en un moment où plus que jamais, le devoir patriotique fait appel à la solidarité confraternelle, ne correspond aucunement à son caractère.

D^r BRONISLAWSKI.

L'Humanité 1^{er}-IX

Une information nouvelle qui nous arrive de source autorisée nous induit à répondre par l'affirmative.

Nous pouvons, d'après cette information, certifier que l'on ne se contente plus de faire partir un à un sous tels ou tels prétextes, « en douce », comme on dit communément, les soldats israélites considérés comme indésirables dans l'armée polonaise autonome.

On vient d'en expulser d'un seul coup une dizaine que l'on a expédiés vers des régiments français. Il y a parmi eux un jeune homme qui s'est engagé presque au commencement de la guerre et qui n'a jamais cessé de faire son devoir.

Le Gardien du Phare

par

H. SIENKIEWICZ

(suite et fin)

Les heures, les jours, les semaines s'écoulaient! Les marins prétendent que parfois, par la mer démontée, ils entendent des voix mystérieuses les appeler, la nuit, par leurs noms. Si la mer infinie peut faire d'étranges appels, n'en saurait-il être ainsi, pour l'homme vieilli de l'autre infini? Celui-là plus ténébreux, plus insondable, plus mystérieux, l'appelle d'autant plus doucement qu'il est las de la vie. Mais, pour les entendre, il faut un grand calme, et de plus, comme par sentiment de la mort qui s'approche, la vieillesse aime à s'isoler. Pour Skawinski, ce phare était bien ce demi-tombeau qui lui convenait. S'il lui était arrivé de le quitter et de rentrer dans la société, il s'y serait retrouvé comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

Là s'effaçaient les différentes impressions qui forcent à se conformer à la vie quotidienne; tout y était privé de formes définies, saisissables. Le ciel était un bloc, l'eau en était un autre, et au milieu de ces infinis, l'âme humaine restait solide. Là, la pensée n'était qu'une rêverie continue dont rien n'éveillait le gardien, même pas son occupation habituelle. Les jours se succèdent et se ressemblent, et l'unique diversion à la monotonie, c'est le changement de temps. Skawinski était pourtant plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie. Il se levait avec l'aube, cassait une croûte, nettoyait les lentilles, puis, s'accotant à la balustrade, il fixait l'horizon sans pouvoir se rassasier du tableau déroulé devant ses yeux: L'immensité bleu-turquoise, les bateaux, aux voiles gonflées, éclatantes au soleil, marchant en file indienne dans la passe, semblables à une théorie de mouettes et d'albatros. Les bouées rouges, indicatrices du chenal se berçaient d'un mouvement léger et doux...

Et à l'heure fixe, à midi, apparaissait toujours une spirale de fumée. C'était le vapeur qui faisait le service de New-York à Aspinwall, — et ce dernier port, plein d'animation avec ses mâts, ses barques, ses tourelles, ses maisons blanches comme des nuées de goëlands, apparaissait très visible à Skawinski du haut du phare.

Le matin, une brise d'Orient lui apportait un bruit indistinct de la vie humaine, dominée par les cris stridents des vapeurs. Midi, c'est l'heure de la sieste... Le va-et-vient du port cesse, les mouettes se cachent dans les fentes des rochers, les ondes s'apaisent paresseusement. Partout, le calme... Les sables jaunes encore humides de la caresse du flot apparaissent comme des taches dorées sur l'immensité de l'Océan. Fiérement dans l'azur du ciel se dresse la colonne du phare, et une grande nonchalance pleine de douceur s'empare du vieillard. Ce repos dont il jouit est sans prix pour lui et, à la pensée qu'il peut être durable, son cœur qui n'en demande pas plus, tressaille d'allégresse.

Skawinski rêvassait, se confinant dans son propre bonheur, mais comme l'homme se familiarise facilement avec un meilleur sort, il reprenait graduellement foi et confiance dans l'avenir. Des humains bâtissent bien des maisons pour leurs invalides. Dieu ne pourrait-il enfin lui donner un abri définitif à lui, ce vaincu de la vie? Et avec le temps cette conviction s'affirmait, et il s'habituaient tout à fait au phare, à la falaise et à la solitude.

Il l'ia connaissance avec des mouettes qui le soir tenaient des réunions sur la grève, et ce fut bientôt de l'amitié. Comme il leur distribuait à heures fixes les reliefs de ses repas, le vieillard était environné d'une nuée d'ailes blanches qui papillonnaient, et l'on eût dit un berger au milieu de son troupeau.

A la marée descendante, il allait sur le rivage ramassait des conques et autres coquilles que l'eau, en se retirant, avait déposées sur le sable. La nuit, à la lueur des fanaux éclairés, il pêchait des poissons qui fourmillaient dans les creux de rocher. La pauvreté de l'ilot dénudé — aucun arbre n'y poussait, mais seulement des plantes grasses à sève gluante, — était d'ailleurs largement compensée par une vue magnifique.

A l'heure où l'atmosphère devenait transparente, on découvrait tout l'espace jusqu'au Pacifique couvert d'une luxuriante végétation. Des cocotiers et des bana-

niers formaient de superbes bosquets touffus aux alentours d'Aspinwall. Plus loin, entre Aspinwall et Panama, une immense forêt que surplombe, le matin et au crépuscule, une vapeur rougeâtre — une vraie forêt tropicale, inondée d'eau stagnante, enchevêtrée de lianes, touffue de sorbiers, de palmiers, d'arbres laiteux, d'arbres de fer et de gutta-percha.

Armé de sa longue-vue, le vieillard pouvait voir non seulement les arbres, les larges feuilles des bananiers; mais aussi des troupes de singes, de grands marabouts, de perroquets qui voltigeaient comme un nuage irisé sur la forêt.

Skawinski avait vu tout cela après son naufrage sur l'Amazone où il avait erré des semaines entières sous des voûtes aussi touffues. Il savait combien sous leur aspect éblouissant se cachaient de traîtrises. Au milieu des nuits, il avait entendu de près les voix funèbres des fauves, les cris des jaguars, il avait vu de gigantesque serpents se balancer à l'instar des lianes sur les arbres. Il avait connu ces lacs somnolents pleins de torpilles et de crocodiles. Il savait sous quel joug l'homme vit dans ces forêts insondables dont une seule feuille dépasse sa grandeur et où fourmillent des insectes sanguinaires, des sangsues voraces et d'immenses araignées venimeuses. Tout cela il l'avait éprouvé, il l'avait souffert. Aussi maintenant en ressentait-il une joie d'autant plus grande, qu'il pouvait le contempler de loin et à l'abri de ces atteintes néfastes. Sa tour ne le préservait-elle pas de tout ?

Aussi, ne la quittait-il que quelquefois le dimanche dans la matinée. Il endossait sa capote grenat aux boutons d'argent et se parait de ses croix. Sa tête neigeuse se relevait avec un certain orgueil lorsqu'il entendait à la sortie de l'église, les créoles se dire entre eux : « Nous avons un gardien du phare comme il faut. — Et ce n'est pas un hérétique bien que Yankee ! » Aussitôt la messe terminée, il revenait pour tant sur son îlot, heureux de retrouver sa solitude, se défiant toujours du continent ferme; il déplaçait un journal espagnol qu'il achetait en ville, ou bien *Le Herald* emprunté à Folcombridge, y cherchant avidement des nouvelles d'Europe. C'est que le pauvre cœur du vieillard, sur cette tour de gardien, sur cet autre hémisphère, battait encore pour son pays... La barque lui apportait des vivres et de l'eau douce; dès qu'elle accostait son îlot, il descendait quelquefois faire un bout de causette avec le gardien Johns.

Mais bientôt il devint plus sauvage, cessa d'aller en ville, de lire les journaux et de descendre pour causer politique avec Johns. C'est ainsi que des semaines s'écoulaient sans que personne ne le vît, ni qu'il vît personne. La seule preuve que le vieillard vivait toujours, étaient les vivres apportés chaque jour et la lumière du phare allumée tous les soirs — avec la même régularité que, chaque matin, s'allument les feux du soleil...

Le monde lui était devenu encore plus indifférent. Ce n'était pas un effet de la nostalgie. L'univers entier, pour le vieillard, commençait et finissait sur son îlot, dont seule la mort pouvait le séparer! Rien en dehors de son rocher.

Peu à peu son état de rêve atteignit le mysticisme : ses doux yeux bleus à l'expression enfantine regardaient fixement devant eux comme rivés à un impénétrable lointain. Le grand vieillard commençait à perdre le sentiment de son propre isolement, il cessait d'exister comme personnalité et se confondait de plus en plus avec tout ce qui l'entourait. Sans s'en rendre tout à fait compte, il lui sembla que le ciel, l'eau, son rocher, les récifs dorés de sable, les voiles gonflées, les mouettes et les albatros, les marées, tout cela ne formait qu'un grand ensemble, une seule et unique âme universelle, mystérieuse. Lui-même plongeait dans ce mystère et sentait son âme se recueillir. Il s'y engluait bercé dans un songe. Et dans cet isolement de sa propre existence, dans cette demi-veille, dans ce demi-sommeil, il trouvait une paix infinie, paix semblable à une demi-mort.

III

Mais le réveil arriva...

Comme il était descendu, une heure après le départ de la barque qui lui apportait ses vivres, il aperçut un paquet et sur l'enveloppe en grosse toile à voile, à côté des timbres de la poste, une adresse lisible : « Skawinski Esq. »

Le vieillard coupa vivement la toile. Des livres! Il en prit un, le regarda et le remit à sa place; ses mains tremblaient d'émotion. Il ferma à demi les yeux croyant rêver. C'était un livre polonais! Que voulait dire cela? Qui pouvait lui envoyer ces livres? Il avait

oublié évidemment qu'au début de sa carrière de gardien il avait lu, sur le *Herald* de Folcombridge, l'annonce de la création d'une société polonaise à New-York, à laquelle il avait envoyé la moitié de ses appointements mensuels. Par reconnaissance sans doute, la société lui envoyait des livres. Ils arrivèrent par la voie ordinaire, mais le vieillard ne pouvait, de prime abord, rassembler ses idées. Des livres polonais à Aspinwall, sur son phare, au milieu de sa solitude, c'est un effluve d'autrefois qui lui arrive! Non, c'est un miracle! Et en ce moment, il lui semblait ainsi qu'aux matelots par la mer démontée, qu'une voix chérie l'appelait par son propre nom, presque oublié. Il resta assis les yeux clos, persuadé que s'il les ouvrait, le rêve disparaîtrait, la vision s'évanouirait. Non! Le colis était bien devant lui, noyé dans les rayons du soleil du midi et un livre ouvert dessus. Le vieillard tendit de nouveau sa main et sentit au milieu du calme, le battement précipité de son cœur. Il regarda. C'étaient des vers. Au-dessus du titre de l'ouvrage le nom de l'auteur (1) un grand poète dont il lisait même les chœurs, à trente ans, à Paris. Puis, au cours de ses campagnes en Algérie et en Espagne, il entendait bien ses compatriotes parler de la renommée de plus en plus croissante de l'auteur, mais, absorbé par la vie de guerre, il ne lisait plus rien. A quarante-neuf ans, parti pour l'Amérique, il n'avait plus, dans sa vie aventureuse, rencontré de compatriotes et jamais de livres polonais.

Aussi, est-ce avec une émotion religieuse, qu'il souleva la couverture. Son îlot revêtit pour lui un aspect solennel. Oh! c'était un moment de grand silence, de grand calme! Les horloges d'Aspinwall venaient de sonner cinq heures de l'après-midi. Pas un nuage! Quelques mouettes voltigeaient au ciel d'azur. L'océan somnolait. Les ondes du rivage clapotaient doucement, caressant le sable. Dans le lointain, riaient les maisons blanches d'Aspinwall en ses superbes groupes de palmiers. Grandiose était le spectacle et grave le moment.

Et soudain, au milieu de ce silence de la nature, le vieillard d'une voix tremblante lut à haute voix,

« O Lithuanie! ma chère patrie, tu es comme la sainte!
Combien il te faut chérir, celui-là seulement le sait,
Qui t'a perdue. Aujourd'hui, je vois ta beauté dans toute sa splendeur,
Et je la décris, car je te pleure... »

La voix manqua au vieillard. Les lettres commençait à danser. Dans sa poitrine quelque chose parut se briser, un sanglot avec la violence d'une vague, monta du cœur, plus haut, plus haut, étouffant la voix, étreignant la gorge... Le vieillard se maîtrisa et continua.

« Vierge, qui défends la belle Czenstochowa,
Toi qui régnes dans l'Ostrobroma! Toi qui
Protèges la forteresse de Nowogrod avec son peuple fidèle!
De même que, miraculeusement, tu as rendu la santé à
[mon enfant.

De même transporte-moi aujourd'hui miraculeusement au sein de ma patrie. »

Le vieillard hurla et se jeta par terre. Ses cheveux de neige se mêlèrent aux sables marins. Depuis quarante ans il n'avait plus vu son pays natal, et Dieu sait depuis combien d'années, il n'avait entendu le son de sa langue maternelle! Et elle venait le trouver solitaire sur l'autre hémisphère, cette langue si belle et tant chérie... Les sanglots qui le faisaient tressaillir n'étaient point l'expression de sa douleur, mais bien le témoignage de l'amour infini qui venait de s'éveiller et devant lequel tout s'efface... Ses sanglots demandaient pardon à la chère absente d'avoir vieilli si loin d'elle, de s'être habitué à ce rocher désert, d'avoir presque oublié cette nostalgie du pays dont, autrefois, il avait tant souffert. Et maintenant, comme par miracle, il y retournait dans sa chère patrie! Aussi son cœur palpitait-il d'une joie infinie.

Les instants passaient, et le vieillard restait toujours étendu sur le sol. Autour de lui les mouettes voltigeaient et criaient comme si elles étaient inquiètes de leur vieil ami. Et, l'heure de la pâture étant venue, d'abord quelques-unes, puis une volée complète se mirent à battre des ailes au-dessus de sa tête et à le frapper de coups de bec.

Ceci le fit sortir de sa torpeur. Il pleura, ces larmes bienfaisantes lui apportèrent la sérénité, et ses yeux rayonnèrent comme inspirés. Inconsciemment, il distribua toute sa nourriture aux oiseaux et lui-même reprit son livre. Le soleil avait déjà passé au-dessus des jardins de la forêt vierge de Panama et roulait lentement vers un autre océan, mais l'Atlantique était encore plein d'éclat.

(1) MICKIEWICZ « Pan Thadé »

« Porte mon âme attristée
Vers ces éminences boisées, vers ces prairies verdoyantes. »

Le crépuscule qui s'épaississait rendait les caractères illisibles. Le vieillard appuya sa tête contre le rocher et ferma les yeux... Et alors celle qui défend la belle Czenstochowa prit son âme et le transporta à ces prairies verdoyantes. Et c'est sous un ciel éclatant de pourpre qu'il arriva vers les contrées chéries.

Les forêts natales lui bourdonnèrent à l'oreille, les ruisseaux murmurèrent si doucement. Il rêvait. Tout s'anima, lui parlait, lui redisait : « T'en souviens-tu? » Oui, il s'en souvenaient! d'ailleurs il voyait à perte de vue, champs, jardins, prairies, bois, villages...

Il faisait nuit déjà. C'était l'heure où chaque jour la lueur de son phare éclairait les ténèbres de l'océan... mais aujourd'hui, il était dans son village natal; sa tête blanche s'incline sur la poitrine et rêve. Les tableaux passent et repassent devant lui, rapides, un peu sans suite. S'il ne revoit pas sa maison natale, c'est que la guerre l'a rasée, s'il ne revoit ni son père ni sa mère, c'est qu'ils sont morts alors qu'il était encore enfant. Tout le reste est devant ses yeux comme si hier seulement, il avait quitté son village : les maisons aux petites lumières scintillantes dans les fenêtres, la digue, le moulin, les deux étangs qui se touchent et qui, la nuit, retentissent d'un orchestre de grenouilles. Jadis dans ce hameau il était factionnaire de nuit; maintenant le passé lui apparaît comme une série de visions. En ce moment le voilà encore uhlan et sentinelle de faction; non loin, le cabaret chante et hurle, au milieu d'un bruit confus de bottes et de voix, de violon et de basse. Là les uhlands dansent et lui, il s'ennuie seul à cheval! Les heures traînent paresseusement; enfin les lumières s'éteignent. Maintenant, autant que l'œil peut embrasser, c'est un brouillard, un brouillard épais et blanchâtre; évidemment les prairies exhalent des vapeurs. On dirait un océan; mais ce ne sont que des prairies. Bientôt les râles de genêt se feront entendre et les butors crieront dans les joncs.

La nuit est calme et fraîche, une vraie nuit polonaise! plus loin, le bocage de sapins murmure une mélodie sans brise... comme une onde de l'océan. Bientôt l'aube va paraître : les coqs commencent déjà à chanter. L'un passe la voix à l'autre, de chaumière en chaumière; des grues crient quelque part dans le ciel. On parlait de la guerre de demain! Eh bien, il ira comme les autres, avec des cris d'allégresse sous les plis du drapeau. Son jeune sang bouillonne, bien que la brise nocturne le refroidisse. Mais voilà l'aube, l'aube... La nuit blanchit : des ténèbres, surgissent des bois, des futaies, des maisons, des moulins, des tilleuls. Les puits grincent comme une girouette de fer blanc sur un observatoire. Oh! que cette terre bien-aimée est belle dans les éclats roses de l'aurore! Oh! chère patrie, tu es unique! Silence! le factionnaire! on entend des bruits de pas. On vient probablement relever la garde.

Soudain une voix retentit.

— Eh bien, le vieux! levez-vous! qu'avez-vous?

Le vieillard ouvre les yeux et regarde d'un air ahuri l'homme debout devant lui. Les derniers vestiges du songe de visions luttent dans son esprit avec la réalité. Bientôt les visions pâlissent et disparaissent. Devant lui, se tient debout Johns, le gardien du port.

— Qu'est-ce qu'il y a? lui demande Johns, êtes-vous malade?

— Non.

— Vous n'avez pas allumé les feux. Vous allez avoir votre congé. Une barque de San-Géromé a échoué par suite de votre incurie. Heureusement pour vous, il n'y a pas eu d'accident de personne, sans quoi vous seriez passible du tribunal. Montez avec moi, vous apprendrez le reste au consulat.

Le vieillard pâlit. En effet, il avait oublié cette nuit-là d'allumer les feux.

Quelques jours plus tard, on voyait Skawinski à bord du bateau allant d'Aspinwall à New-York. Le pauvre vieillard avait perdu sa place. De nouveaux chemins de vagabondage s'ouvraient devant lui. Le vent s'emparait derechef de cette pauvre feuille pour se jouer d'elle et la faire tourbillonner sur les continents et les eaux. Aussi le vieillard, pendant ces quelques jours, s'affaissa-t-il beaucoup. Seuls, ses yeux restèrent brillants.

Pour les nouveaux chemins de la vie, il gardait sur sa poitrine comme talisman, son livre polonais et, de temps en temps, il le pressait contre lui comme s'il eût craint de le perdre.